

CRÉDIT : DES TAUX TRÈS ATTRACTIFS POUR LE SALON DE L'AUTO

P. 10

lesoir.be

LE SOIR

DÉBAT DI ANTONIO-HENRY
« Les nouveaux quartiers seront choisis en juin » P. 4



SPORTS

FOOTBALL
Le Standard revient à deux points du top 6
P. 17 à 21



SÉRIE (2/5)
« Née toute seule », le conte de Noël écrit par Serge Delaive
P. 24 & 25



TOP 100
Akerman : la triste disparition
P. 15

Une semaine d'enquête sur les Tchétchènes de Belgique



Provenant de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie, ils sont entre 11 et 13.000 venus en Belgique pour fuir la guerre. « Le Soir » a réalisé une semaine d'enquête sur cette communauté. Premier volet : leur passion pour les sports de combat, avec notamment le boxeur Timour Nikarkhoev. P. 8 & 9

Tout ce qui va changer en 2016

Chaque 1^{er} janvier apporte son lot de nouveautés. Cette année, les changements sont plus spectaculaires que d'habitude en Belgique. Le fameux tax shift entrera en application et produira ses premiers effets. Cela devrait avoir un impact direct, positif ou négatif selon les cas, sur le portefeuille des Belges. Si l'impôt sur les revenus sera allégé, cette baisse sera compensée par une série de nouvelles taxes : sur la spéculation financière, le précompte immobilier, la chirurgie esthétique... De même, les Régions vont commencer à exercer réellement certaines compétences et donc imprimer leurs marques. ■

► P. 5 NOS INFORMATIONS

« La laïcité doit être dans la Constitution »

Patrick Dewael (VLD) plaide pour un principe « clair et immuable » concernant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Je m'en réjouis. (...) Manifestement, les yeux des socialistes francophones sont enfin ouverts après les attentats de Paris et leurs ramifications à Molenbeek et Bruxelles.» Voilà comment Patrick Dewael, le chef de groupe VLD à la Chambre, a réagi aux propos de Laurette Onkelinx plaident pour la neutralité reli-

gieuse des autorités dans *Le Soir* du 23 décembre. Si le libéral flamand défend depuis plus de dix ans « une stricte neutralité religieuse dans les services publics », il veut aller plus loin.

Dans une carte blanche qu'il adresse au *Soir*, il appelle à ancrer l'idée de laïcité dans la Constitution. « Nous avons intérêt à nous doter d'un principe

constitutionnel clair, univoque, et immuable concernant la séparation de l'Eglise et de l'Etat », estime-t-il. Pour lui, les représentants de l'Etat (juges, policiers, fonctionnaires au guichet...) ne peuvent donc pas porter de signes religieux ostentatoires. Il veut également interdire le port du voile, de la croix, du turban ou de la kippa

pour les élèves de l'enseignement primaire et secondaire du réseau public. Pour Patrick Dewael, il faut rebondir sur les déclarations de Laurette Onkelinx pour organiser un « débat en profondeur sur les valeurs fondamentales de notre société » au Parlement fédéral. ■

► P. 3 NOS INFORMATIONS

Terrorisme : la tension reste maximale

La police autrichienne est sur le qui-vive. Le niveau de sécurité a été relevé à Vienne et dans d'autres villes du pays par crainte d'attentats pendant la période des fêtes. C'est un service secret allié qui a alerté les autorités autri-

chiennes. Les mêmes craintes se répandant en Bosnie où un groupe d'islamistes, arrêté récemment, projetait de perpétrer une attaque à Sarajevo et de tuer une centaine de personnes. Dans le même temps, pour la première fois depuis plus de sept

mois, le chef de l'Etat islamique s'est exprimé dans un enregistrement audio. Abou Bakr al-Baghdadi a promis des attaques en Israël. Une menace prise très au sérieux du côté de l'Etat hébreu. « En général, lorsque ce type annonce quelque

chose, son organisation et ses thuriféraires à l'étranger s'empressent de passer à l'action », commente ainsi un ex-officier de la Sûreté générale israélienne. ■

► P. 6, 7 & 12 NOTRE DOSSIER

L'ÉDITO

Béatrice Delvaux
ÉDITORIALISTE EN CHEF



ONKELINX-DEWAEL OSENT AVEC DIGNITÉ LE DÉBAT « LAÏCITÉ »

Ne pas faire le procès du passé mais débattre dans le but de construire l'avenir. Refuser l'arène médiatique pour investir celle d'une Commission de la Chambre, où naissent les lois éthiques, « difficiles » en transcendant les clivages majorité-opposition. C'est le but que

poursuit Patrick Dewael, chef de groupe Open-VLD à la Chambre dans la carte blanche qu'il adresse via *Le Soir*, à la chef de groupe PS, Laurette Onkelinx. L'ex-ministre de l'Intérieur veut profiter de l'avancée très claire faite par ce poids lourd socialiste à deux reprises dans nos colonnes, en se déclarant favorable à l'inscription de la laïcité de l'Etat dans la Constitution.

Banco, lui répond Dewael, discutons-en dès janvier, en Commission des réformes institutionnelles de la Chambre. Il faut saluer la manière dont cet homme politique qui plaide déjà pour cette laïcité de l'Etat il y a plus de dix ans, refuse de tuer la possibilité d'un accord, en s'offrant le court plaisir de se payer la tête des socialistes qui aujourd'hui vont « à

Canossa ». Dewael a raison d'être responsable car si les temps sont plus mûrs que jamais (la socialiste Onkelinx rejoint les Gosuin et Maingain de Défi), le sujet reste extrêmement délicat.

Les politiques doivent s'imposer d'être à la hauteur de l'enjeu

Primo, parce qu'un « consensus large » - il faudra une majorité des deux tiers -, n'est pas garanti ; Onkelinx précise d'ailleurs que sa position est prise « à titre personnel ». Secundo, le débat sera très difficile à mener car, contrairement à il y a dix ans, il se fera en parallèle avec la gestion du terrorisme, et le risque d'amalgame - que Dewael dit vouloir absolument

éviter - sera très complexe à gérer. Il faudra faire très attention, à ce que certains, dans l'opinion publique et politique, ne mélangent pas tout, la séparation de la religion (toutes les religions) et de l'Etat avec la stigmatisation des populations d'origine arabe et des musulmans. Les événements corses montrent à quel point l'explosion raciste est, là, au coin de la rue, mais aussi que la laïcité d'Etat, spécialité française, n'est pas la garantie du vivre-ensemble apaisé.

Le débat sur la laïcité n'a jamais été simple mais il aurait été moins délicat, s'il avait été mené avant le contexte terroriste dans lequel nous sommes plongés. Est-ce une raison pour le reporter ? Non, car nos sociétés multiculturelles aujourd'hui

en difficulté, ont visiblement besoin d'indications sur le socle des valeurs communes. Mais à une condition : que les politiques s'imposent de voler haut, d'être à la hauteur de l'enjeu, en le traitant avec dignité, sans racolage ni populisme. Il faudra un débat adulte et grave, honnête aussi, car nourri et non pourri par les essais et erreurs du passé. Comme Onkelinx et Dewael en font aujourd'hui la démonstration.

lesoir.be

S
Découvrez notre sélection des films à ne pas rater en 2016

S
Retrouvez les dix dessins de Kroll les plus vus en 2015 sur notre site

21923980

Les fêtes commencent chez Spar

SPAR COLRUYT GROUP



RÉGION	16	MÉTÉO	26	TÉLÉVISION	30-31
NÉCROLOGIE	23	JEUX & BD	26	LOTERIE	31
PETITES ANNONCES	23	BON À DÉCOUPER	26	PETITE GAZETTE	32



Ils sont onze à treize mille, venus de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie. Ils fuient la guerre et se sont installés en Belgique. Sur papier, ils étaient russes, mais dans leur cœur ils restent tchétchènes.

Personne ne les représente car ils se méfient l'un de l'autre, sombre héritage du régime de Grozny qui les menace jusqu'en Europe de l'Ouest.

Vingt ans se sont passés, et nous ne savons toujours rien de ces milliers de nouveaux Belges. Par-delà les clichés, qui sont-ils ? Une semaine durant, « Le Soir » part à leur rencontre.

Lundi
Le culte du sport
Aujourd'hui
Une mixité difficile
Mercredi
La langue est la clé
Jeudi
Ils ont peur de l'État
Samedi
Un réservoir d'artistes



Cette enquête est la première production du nouveau cours d'investigation de l'Ecole de journalisme de Louvain (EJL, Université catholique de Louvain). Vingt-neuf étudiants de dernière année de journalisme ont travaillé durant l'automne sous la direction de leurs professeurs Alain Lallemand, Philippe Marion et Lara van Dievoet. Leurs textes, photos, sons et vidéos forment la plus vaste enquête jamais consacrée à la diaspora tchétchène de Belgique, et sont disponibles sur le site du « Soir + ». Ce projet a bénéficié d'une aide du Fonds pour le Journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

A quoi rêvent les jeunes filles tchétchènes de Belgique ? Elles en parlent face caméra. Un reportage de Camille Hanot, Diane de Kezel, Pierre Lernier et Thomas Wuidar, à découvrir sur plus.lesoir.be



A quoi rêvent les jeunes filles tchétchènes de Belgique ? Elles en parlent face caméra. Un reportage de Camille Hanot, Diane de Kezel, Pierre Lernier et Thomas Wuidar, à découvrir sur plus.lesoir.be



Ils sont onze à treize mille, venus de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie. Ils fuient la guerre et se sont installés en Belgique. Sur papier, ils étaient russes, mais dans leur cœur ils restent tchétchènes.

Personne ne les représente car ils se méfient l'un de l'autre, sombre héritage du régime de Grozny qui les menace jusqu'en Europe de l'Ouest.

Vingt ans se sont passés, et nous ne savons toujours rien de ces milliers de nouveaux Belges. Par-delà les clichés, qui sont-ils ? Une semaine durant, « Le Soir » part à leur rencontre.

Lundi
Le culte du sport
Aujourd'hui
Une mixité difficile
Mercredi
La langue est la clé
Jeudi
Ils ont peur de l'État
Samedi
Un réservoir d'artistes



Cette enquête est la première production du nouveau cours d'investigation de l'Ecole de journalisme de Louvain (EJL, Université catholique de Louvain). Vingt-neuf étudiants de dernière année de journalisme ont travaillé durant l'automne sous la direction de leurs professeurs Alain Lallemand, Philippe Marion et Lara van Dievoet. Leurs textes, photos, sons et vidéos forment la plus vaste enquête jamais consacrée à la diaspora tchétchène de Belgique, et sont disponibles sur le site du « Soir + ». Ce projet a bénéficié d'une aide du Fonds pour le Journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

A quoi rêvent les jeunes filles tchétchènes de Belgique ? Elles en parlent face caméra. Un reportage de Camille Hanot, Diane de Kezel, Pierre Lernier et Thomas Wuidar, à découvrir sur plus.lesoir.be



La mixité belgo-tchétchène reste rare et difficile

Les couples qui unissent avec succès Belges et Tchétchènes sont rarissimes : les obstacles culturels et familiaux révèlent un fort conservatisme social. La mixité belgo-tchétchène est plus prometteuse sur le plan politique.

Unir un Tchétchène et une Belge ? « Oui, si l'épouse belge se convertit », nous dit Borz. Un Belge et une Tchétchène ? Oui, mais la Tchétchène y perdra probablement tout contact avec sa famille », prévient la sociologue Alice Szczepanikova. De toute façon, aucun de ces deux scénarios de couples mixtes n'a la faveur des jeunes Tchétchènes au moment où leur vie se forme et où ils songent à convoler. Si les jeunes hommes tchétchènes disposent d'une certaine marge de liberté, ils ont

bien de la peine à l'exercer sans ressentir une forme de culpabilité : le poids du conservatisme est omniprésent.

« C'est quelque chose de toujours très fort, observe Alice Szczepanikova. Le genre de conseigne qui a toujours beaucoup d'influence et qui leur sera très difficile de ne pas suivre. « Donc vous êtes jeune, éduqué en Europe, vous parlez quatre langues... et qui allez-vous épouser ? » Et la réponse fuse : « Mmmh, une fille tchétchène ! Non pas parce qu'ils estiment qu'ils ne peuvent pas épouser une autre fille, mais parce

que'ils ne veulent pas mettre leur famille en difficulté, une famille à laquelle on viendrait dire : « Oh, regardez votre neveu, votre petit-fils, ce qu'il fait ! » Il y a cette inquiétude pour la famille. Ces jeunes ne parlent peut-être plus très bien tchétchène, mais leur préoccupation pour la réputation de la famille, leur volonté de montrer des respects, demeure très forte. »

Le mélange social est heureusement (un peu) plus prometteur dans l'espace politique. Oui, il existe au moins un éléve d'origine tchétchène : il s'appelle Artur Issaev et siège depuis 2012 au conseil communal de Berlaar sous les couleurs du CD&V. Cette percée est d'autant plus remarquable qu'elle s'est produite en province d'Anvers, dans un environnement politique qui est celui du cartel CD&V/N-VA, dont les électeurs ont parfois la tendance dure contre les étrangers. Il faut dire qu'Artur est un Tchétchène d'exception

puisque il a par ailleurs créé en 2009 l'association Weydu qui rassemble l'élite de la jeunesse tchétchène d'Belgique. L'un des lieux où les jeunes Tchétchènes de Belgique aiment à se montrer pour trouver éventuellement mari ou femme de même culture.

La réussite d'Artur ne doit pas en éclipser d'autres. Oui, il existe d'autres Tchétchènes qui osent se lancer dans la politique belge, même si c'est sans grand succès jusqu'à présent. A La Calamine, en communauté germanophone, Issa Gam-

boulatov, 55 ans, s'est présenté à deux reprises aux listes Ecolo, aux élections de 2009 puis de 2014. Cet ancien éléve d'une bourgade du Daguestan ne se décourage pas : il vise désormais les européennes de 2019 et, chemin faisant, il a créé l'association internationale Vaynakh (Notre Peuple) qui favorise l'échange d'informations culturelles et sportives entre Tchétchènes de Belgique. Au sud du pays, il est devenu le porte-parole de toute une communauté. ■

ALAIN LALLEMAND



La sociologue :
« Le mariage mixte n'est jamais vu de manière positive »

Alice Szczepanikova est sociologue, elle a enquêté durant cinq ans sur les communautés tchétchènes de divers pays d'Europe. « Si la fille tchétchène s'écarter des attentes qui la concernent – par exemple, ce qui est très sensible, en décistant de marier un Belge –, je peux imaginer que la famille tchétchène, même éloignée, unisse ses forces et mette beaucoup de pression pour que cela n'arrive pas. Cela se produit en particulier dans ces situations où vous n'avez qu'une mère, pas de père, car alors les mères de la famille se sentent en droit d'intervenir. Dans le cas où vous avez un père qui approuve, estimant que « C'est ta vie, ma fille, fais ce que tu veux faire », la famille pourra faire pression sur le père. Si le père est suffisamment fort, il défendra les choix de sa fille. »

« Mes parents m'ont toujours inculqué la notion du travail », explique Artur Issaev, ici aux côtés du bourgmestre de Berlaar, Walter Horemans (CD&V). © ALEXIS CERMINO-GONZALEZ

commune, notamment sportive », explique Walter Horemans. Derrière l'apparente tranquillité de l'ascension d'Artur, c'était un pari risqué et parfois démbûches. Car dans la province d'Anvers, Berlaar est la seule commune où existe encore un cartel CD&V/N-VA, et une portion de la population n'accepte pas les personnes d'origine étrangère.

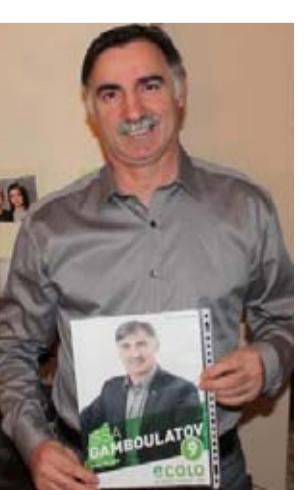
Nous en avons bientôt eu la preuve. Dans un magasin situé en face de la maison communale, Artur est allé saluer son ami pakistanais chez qui il se rendait pour les réunions de l'association.

Le jeune homme de 26 ans semble tranquille et sûr de lui. Fier du chemin qu'il a parcouru, il semble être aujourd'hui un citoyen belge accompli. C'est pourtant loin de Belgique que son histoire commence : il a vu le jour en Tchétchénie, dans le petit village de Shevtsjenko. Il n'a que trois ans lorsque ses parents décident de fuir la guerre pour se rendre à Moscou. Et c'est à onze ans qu'il débarque en Belgique avec ses parents et son petit frère.

Nous empruntons la rue principale de Berlaar. C'est dans cette petite commune de 11.000 habitants qu'Artur Issaev et sa famille ont été domiciliés quinze ans plus tôt. « Nous sommes arrivés en 2000. Depuis lors, c'est ma maison et je ne me sens bien qu'ici. Quand je pars en voyage et que je reviens à Berlaar, je me sens enfin chez moi. » Quitter Berlaar n'a jamais été une option. Cette commune est « sa » priorité.

« Je suis conscient qu'une partie de la population univoque ne voit pas les réfugiés d'un bon œil, dit Artur. Je laisse le temps agir sur les mentalités cloisonnées. » ■

ALEXIS C. GONZALEZ



Catherine « J'accepte de ne plus sortir en boîte ou avec des copines »

TÉMOIGNAGE

Magomed, 24 ans, Tchétchène et musulman, étudie le droit à Louvain-la Neuve. Il est depuis un an et demi en couple avec Catherine, 26 ans, Belge et athée. Bien qu'amoureuse, Catherine vit dans la crainte que son couple se brise du jour au lendemain car la tradition tchétchène voudrait que Magomed se marie avec une fille de même origine que lui. « Quand j'ai commencé ma relation avec Mago, explique Catherine, je n'étais pas encore consciente des conséquences qu'impliquait d'être en couple avec un Tchétchène. » Aujourd'hui, Catherine sait : après un an et demi de relation, elle n'a jamais rencontré ni le père ni la mère de Mago. Divorcés, les deux parents sont pourtant au courant de son existence. La mère semble être la moins opposée à cette liaison, mais elle n'a jamais demandé à rencontrer la partenaire de son fils. Pour le père, la situation est plus délicate encore : Catherine sait qu'elle ne le rencontrera probablement jamais.

Catherine est spontanée et rit beaucoup de sa relation, mais les doutes et la peur sont bien présents. Sur le long terme, elle se pose de plus en plus de questions. « Je ne vais pas mentir : sortir avec un Tchétchène, c'est un peu comme avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Parfois, j'ai l'impression de foncer droit dans le mur. » En plus des différences culturelles, Mago aussi très sensible à « qu'en-dira-ton ». Au sein de son cercle de proches, il assume dans une certaine mesure sa situation amoureuse : ses frères et amis intimes sont au courant, Catherine en a déjà rencontré. « Parfois, Mago les invite chez moi pour un repas. Ils semblent accepter notre couple. Mais il m'est difficile de savoir ce qu'ils pensent vraiment : entre eux, ils parlent

et surtout, ça ne me dérange pas. Ma sœur et ma meilleure amie pensent que je suis folle. »

Catherine est spontanée et rit beaucoup de sa relation, mais les doutes et la peur sont bien présents. Sur le long terme, elle se pose de plus en plus de questions. « Je ne vais pas mentir : sortir avec un Tchétchène, c'est un peu comme avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Parfois, j'ai l'impression de foncer droit dans le mur. »

En plus des différences culturelles, Mago aussi très sensible à « qu'en-dira-ton ». Au sein de son cercle de proches, il assume dans une certaine mesure sa situation amoureuse : ses frères et amis intimes sont au courant, Catherine en a déjà rencontré. « Parfois, Mago les invite chez moi pour un repas. Ils semblent accepter notre couple. Mais il m'est difficile de savoir ce qu'ils pensent vraiment : entre eux, ils parlent

et surtout, ça ne me dérange pas. Ma sœur et ma meilleure amie pensent que je suis folle. »

pendant y suivre certaines règles, explique Mago : « Les hommes et les femmes sont séparés pendant la fête sauf au moment des danses, mais ils ne peuvent se toucher. Si une fille plait à un garçon, pas question de l'aborder de front. Il faut trouver un intermédiaire, une autre fille ou un enfant. Il ira chercher le numéro de téléphone ou fixer un rendez-vous hors du regard des parents. » Et pas question pour la fille d'effectuer le premier pas.

CAMILLE HANOT

« Au Weydu, je repère... »

La mère et la sœur de Tourpal fréquentent régulièrement ce genre de mariages, où elles repèrent des filles. « À chaque mariage, elles reviennent avec des pré-noms. » Une fois en contact, il faut encore aider les jeunes mariés à se rencontrer au fil des réunions. « Si j'ai une copine belge et sûrement pas les filles. Évidemment, je repère un peu, mais je veux surtout m'amuser avec mes amis. » Catherine sait que Mago était à cet événement. Mais voilà une fête à laquelle elle ne pourra sans doute jamais participer. ■

« Si je mange du porc, plus question de l'embrasser »

Les différences se font ressentir au quotidien. « Les hommes tchétchènes ne peuvent ni faire la ménage ni enlever le repas, constate Catherine. Aujourd'hui, je fais tout pour Mago. On vit séparément, où elles repèrent des filles. De l'extérieur, je sais que cette situation semble dingue. »

Ces différences culturelles se ressentent aussi du côté de Mago. « Catherine m'a invitée à manger chez elle, se rappelle-t-il en riant. Après le repas, le papa s'est levé pour débarrasser la table, seul. J'ai cru que j'allais tomber de ma chaise. Chez nous, une telle situation est impensable. » Pour Mago, ce sont des tâches qui devraient être automatiques chez la femme. Autre exemple auquel il pense : « Chez nous, quand une personne âgée rentre, les plus jeunes se lèvent. Le papa de Catherine, lui, se demandait pourquoi j'étais debout. »

A côté de la culture, il y a aussi la religion. Mago est musulman. En principe il ne boit pas, ne fume pas, ne mange pas de porc. Catherine relate : « Jamais il ne m'interdira ces choses, mais si je mange du porc en sa présence, plus question de l'embrasser par la suite. » La jeune femme voit pourtant sa relation positivement : « Je ne me sens pas soumise. Chez moi, ma mère a toujours effectué ces tâches. Ça ne me choque donc pas



MARIAGE MIXTE

« Bien sûr, la fille devra se convertir à l'islam »

Il y avait comme un air de rendez-vous secret, ce matin-là au pied de l'église Saint-Donat à Airon. Nous avions rendez-vous pour la première fois avec Borz, jeune Tchétchène aux exigences un peu particulières : « Dans la culture tchétchène, on ne peut pas voir une fille seule, nous expliquait-il. Si on va marcher à deux dans la rue et qu'un autre Tchétchène nous voit, ce sera mal vu. Ce que nous faisons ici (se rencontrer à deux, un garçon et une fille), ce n'est pas autorisé. » Quand je me suis assise sur le banc face à l'église, Borz, lui, est resté debout. Au début, je

n'ai rien dit, pensant qu'il n'avait pas envie de s'asseoir. Mais l'explication était un peu plus complexe. « La distance, on en met une, même entre Tchétchènes. Ça a toujours été comme ça. En Tchétchénie, lorsqu'un garçon et une fille se voient et qu'ils s'assolent sur un banc, c'est chacun de son côté, le plus éloigné possible. Dans l'autre sens, si moi je vois des couples de Belges assis sur les genoux l'un de l'autre, ça me semble bizarre aussi. On a chacun notre façon de faire. » Pour Borz, les Tchétchènes ne se marient plus obligatoirement entre eux, même si ne peut envisager les mariages mixtes qu'après une certaine forme d'assimilation : « C'est sûr, c'est plus facile de se marier

CAROLINE PLUCHE

L'intégralité de cette rencontre vous est proposée en lecture sur le site du Soir +



à côté des mariages, d'autres événements existent, comme les réunions de Weydu, une association qui rassemble de jeunes Tchétchènes inscrits en études supérieures. Ces manifestations sont rares, la dernière s'est déroulée le 17 octobre à Anvers... et Mago y était présent. Ces rendez-vous permettent aux jeunes d'échanger sur leur expérience professionnelle, mais aussi, implicitement, de se rencontrer. Le futur partenaire de vie se trouve peut-être parmi les jeunes présents. « Je viens ici pour recouvrir et rencontrer des amis », explique Mago. Après, c'est certain, ici tout le monde sait pas que j'ai une copine belge et sûrement pas les filles. Évidemment, je repère un peu, mais je veux surtout m'amuser avec mes amis. » Catherine sait que Mago était à cet événement. Mais voilà une fête à laquelle elle ne pourra sans doute jamais participer. ■

CAMILLE HANOT

RÉCIT

Le crachin s'écrase sur sa puce. Posté devant la friterie mobile de sa petite commune, Artur Issaev attend patiemment. Puis il me voit au loin, fait un geste de la main et me rejoint d'un pas pressé : « Bonsoir, dommage pour ce temps hein ! Il a fait bon tout la journée pourtant. Qu'est-ce que vous voulez, c'est la Belgique ! Malgré cela, le Belge est toujours content », dit-il sourire aux lèvres dans un franc-tongue de l'accent flamand de la province d'Anvers.



Ils sont onze à treize mille, venus de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie. Ils fuient la guerre et se sont installés en Belgique. Sur papier, ils étaient russes, mais dans leur cœur ils restent tchétchènes.

Personne ne les représente car ils se méfient l'un de l'autre, sombre héritage du régime de Grozny qui les menace jusqu'en Europe de l'Ouest. Vingt ans se sont passés, et nous ne savons toujours rien de ces milliers de nouveaux Belges. Par-delà les clichés, qui sont-ils ? Une semaine durant, « Le Soir » part à leur rencontre.

Lundi
Le culte du sport
Mardi
Une mixité difficile
Aujourd'hui
La langue est la clé
Jeudi
Ils ont peur de l'État
Samedi
Un réservoir d'artistes



Cette enquête est la première production du nouveau cours d'investigation de l'Ecole de journalisme de Louvain (EJL, Université catholique de Louvain). Vingt-neuf étudiants de dernière année de journalisme ont travaillé durant l'automne sous la direction de leurs professeurs Alain Lallemand, Philippe Marion et Lara van Dievoet. Leurs textes, photos, sons et vidéos forment la plus vaste enquête jamais consacrée à la diaspora tchétchène de Belgique, et sont disponibles sur le site du « Soir + ». Ce projet a bénéficié d'une aide du Fonds pour le Journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

LE SOIR

Sur Le Soir +, Bilsan et Murat vous donnent votre première leçon vidéo de tchétchène, au risque de vous dérocher la mâchoire. Une démonstration joyeuse mais convaincante de la difficulté pour chacun de maîtriser la langue de l'autre.



SÉRIE 3/5

Onze mille Belges

venus de Grozny

La langue est le premier écueil et la première bouée

La langue est un double déchirement pour les Tchétchènes : les plus âgés peinent à apprendre une des langues nationales de Belgique, les plus jeunes tentent de se réapproprier la langue des ancêtres. Un dilemme.

Bislan Ismailov « Со нохчи ву, et sans le français je suis coincé ! »



sont, ils progressent d'au moins un niveau », explique Sabine Vanderlin. Cependant, la durée du cursus varie d'un cas à l'autre. « Ils partent souvent parce qu'ils ont leurs papiers, et qu'ils décident de partir pour une plus grande ville. Ou parce qu'ils sont expulsés », raconte la responsable pédagogique du centre.

L'expulsion, c'est peut-être ce qui va arriver à Mata Idrisova, une compatriote tchétchène de Bislan qui suit les cours de français depuis septembre 2014. « Les papiers viennent d'être refusés. Pour l'instant, nous avons contacté un avocat et c'est en cours. Mais nous ne savons pas si nous allons pouvoir rester... », se désespère Mata. Pourtant, même si elle sait qu'elle risque de devoir déménager, Mata continue de venir aux cours. Grâce à la traduction de son fils de 14 ans, elle explique ses motivations : « J'ai besoin d'apprendre le français. Ça m'aide à communiquer au quotidien, à me faire comprendre dans les magasins. Mais j'aime aussi venir pour rencontrer d'autres gens (...) J'ai rencontré Bislan et Murat au cours, je communiquais plus facilement avec eux qu'avec les autres étrangers. »

Bislan et Murat sont aujourd'hui de vrais amis. Une relation devenue indispensable aux deux hommes, pour leur rappeler leur pays natal. « J'ai toujours vécu en Tchétchénie, se souvient Bislan. Je travaille comme chauffeurs de poids lourds : « À l'agence d'intérim, il n'y a pas de test, mais ils remarquent que je ne parle pas assez bien français. Je dois m'améliorer en français, et après je pourrai postuler à nouveau car j'ai le droit de travailler et j'ai le permis de conduire », explique Murat. En Tchétchénie, Bislan réparaît et vendait des voitures. La priorité est maintenant d'apprendre le français : « Je vais étudier tant que je n'aurai pas atteint quelque chose. Je veux garder l'espérance de me trouver un travail. »

Bislan ne rate jamais une leçon. Bien sûr, le niveau d'apprentissage est variable d'un individu à l'autre. Ici, à Erquelinnes, il existe deux classes d'une dizaine de stagiaires chacune, mais avec des niveaux différents. Le niveau le moins avancé est confié à Mme Vanderlin. « Souvent, ils arrivent ici avec le niveau 0. Quand ils

Plus dur pour les aînés que pour leurs enfants

Les difficultés sont aussi plus grandes chez ces adultes que chez les jeunes. Dans les foyers de Bislan comme de Mata, les enfants sont presque 100 % francophones. À l'école communale de Merbes-le-Château, les trois fils de Bislan, Abdu, 12 ans, Muslim, 10 ans, et Usman, 5 ans, se fondent parfaitement à parler avec les autres russophones du cours », commente Bislan dans sa langue maternelle.

Apprendre le français n'est pas une partie de plaisir. « La grammaire et la conjugaison française sont très compliquées, témoigne Mata. C'est aussi vraiment difficile d'écrire en français car nous avons l'alphabet cyrillique. » « Ils progressent moins vite que d'autres, constate leur professeur. Par exemple, ils ont plus de difficultés qu'un Syrien arabophone, dont la langue est aussi très éloignée de la nôtre. » Dans ce cours, plus d'un stagiaire sur deux est russeophone, ce qui les amène à parler russe entre eux. « À la pause, avant et après le cours, ils ne parlent pas français. Ils ont donc moins de nécessité vitale d'apprendre le français », continue Sabine Vanderlin. Ce n'est pas le seul facteur qui entre en compte : « Bislan

et Murat sont des administrateurs et de l'enseignement. En outre, nombre de jeunes réfugiés ont été temporairement scolarisés à Moscou ou dans d'autres régions de Russie.

Le tchétchène ? Les quadras et quinquas la parlent encore, mais les jeunes ne le comprennent plus. Est-ce le russe ? La majorité des jeunes Tchétchènes parlent cette langue avec d'autant plus de facilité qu'elle est - en Tchétchénie même - celle

des administrations et de l'enseignement. Au final, sans grande surprise, la diaspora tchétchène pratique un mélange des deux langues, le tchétchène ayant la valeur de l'abstraction. La Sûreté de l'État, qui doit parfois en placer certains sur écoute, confirme : « Entre eux, c'est du tchétchène. Entre ethnies, c'est du russe. » « Leur relation à la langue est très va-

riable, explique la sociologue Alice Szczepanikova. Les jeunes Tchétchènes parlent tchétchène à la maison, mais un tchétchène dans lequel se glissent des éléments de russe : c'est un tchétchène de cuisine. Ils peuvent échanger en tchétchène avec leurs parents, mais ils ne sont pas à même d'exprimer dans cette langue des choses complexes, abstraites. Ils n'ont pas les mots nécessaires. Ils ont été éduqués en russe, ils ont lu en russe, et l'essentiel de leur vocabulaire est russe. »

Mais la jeunesse, en quête d'identité,

marque son intérêt pour la langue de leurs ancêtres, même si cet intérêt est limité : « Les jeunes Tchétchènes, comme vous le savez, ont leur propre association en Belgique. Quand ils organisent un événement, ils commencent par se dire : « Bonjour, comment allez-vous ? » en tchétchène... et puis ils passent au russe, car ils sont incapables de parler le tchétchène convenablement. Les plus âgés, eux, pourraient le faire : des gens qui ont quarante ou cinquante ans. Pas les plus jeunes. »

Il en va donc du tchétchène dans la dia-

spora tchétchène d'Europe comme du monde en Wallonie : une langue en voie de disparition, sauf pour ceux qui ferment l'effort soutenu de la redécouvrir.

Parler russe ou tchétchène ? L'enjeu est somme toute de peu d'importance face à un tout autre défi : l'intégration en Belgique passe par la connaissance active d'au moins une des langues nationales. Et là, on peut dire que lorsqu'il s'agit d'apprendre le français, les Tchétchènes sont à la peine. Un paradoxe interpellant apparaît alors : ceux qui conservent des souve-

nirs de Tchétchénie (fût-ce des souvenirs de leur toute enfance) sont ceux dont l'identité est la plus forte. Ils savent d'où ils viennent. Rassurés par leur identité, forts de leurs racines, ils n'ont pas peur de l'intégration. Mais ils sont plus âgés, peinent parfois à apprendre la langue.

Ceux qui sont nés en exil n'ont aucun problème d'apprentissage des langues étrangères. Mais ils se cherchent une identité. Et rechignent à se laisser intégrer... ■

ALAIN LALLEMAND



La sociologue :
« Une perte de langage »

Alice Szczepanikova est sociologue, elle a enquêté durant cinq ans sur les communautés tchétchènes de divers pays d'Europe. Lorsqu'il s'agit de communiquer avec les anciens, ou de communiquer avec la Tchétchénie, les jeunes Tchétchènes éprouvent des difficultés.

Elle a cinq ans mais elle en paraît dix de moins. C'est une jolie femme, brune, les cheveux attachés, le style classique, le visage accueillant. Il est 20 h, elle rentre de travail. Cela fait quatre ans qu'elle est embauchée dans le magasin « Norma » : « Ruslan m'a beaucoup aidée, il m'a soutenue. Car moi je ne m'en pensais pas capable. J'ai repris une formation en commerce et après mon stage, j'ai obtenu un CDI. C'était comme gagner au loto pour moi. »

« Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans » RUSLAN AZIMOV, FORMATEUR BÉNÉVOLE

Lida a toujours été indépendante. Dès qu'elle quitte la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans. En plus, c'est une langue très compliquée », analyse-t-il. Lui, pourtant, maîtrise le français à la perfection. Il était chercheur scientifique en Tchétchénie. Il avait trente ans quand la première guerre a éclaté. « C'était une bataille pour l'indépendance, nous étions unis, personne ne pensait à fuir à ce moment-là. Mais on se battait pour une cause. » Alors, comme pour rendre la paix au pays qui l'a reçue, Ruslan est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

Puis est venu le temps de l'adaptation. Sa femme Lida se souvient : « En arrivant, Ruslan dormait avec son dictionnaire franco-russe ! Tous les jours, il apprenait par cœur une nouvelle page. » Il n'a aucun mal à trouver un emploi, il est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

Lida, la femme de Ruslan, revient tout juste de Grozny. Cela fait douze ans qu'elle n'avait plus vu ses parents. « Quand je suis arrivée, mon père ne m'a pas reconnue. Il est très âgé, et ma-

lida a toujours été indépendante. Dès qu'elle quitte la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans. En plus, c'est une langue très compliquée », analyse-t-il. Lui, pourtant, maîtrise le français à la perfection. Il était chercheur scientifique en Tchétchénie. Il avait trente ans quand la première guerre a éclaté. « C'était une bataille pour l'indépendance, nous étions unis, personne ne pensait à fuir à ce moment-là. Mais on se battait pour une cause. » Alors, comme pour rendre la paix au pays qui l'a reçue, Ruslan est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

Puis est venu le temps de l'adaptation. Sa femme Lida se souvient : « En arrivant, Ruslan dormait avec son dictionnaire franco-russe ! Tous les jours, il apprenait par cœur une nouvelle page. » Il n'a aucun mal à trouver un emploi, il est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

« C'est l'un des avantages à être tchétchène, ça ! » Un jour, en

PATRICK OVERNEY

Ruslan « Chaque jour, une page du dictionnaire »

REPORTAGE

Tchétchénie, une bombe à exploser près de sa maison. « J'ai été projeté par la fenêtre, du premier étage. Depuis ce jour, j'ai des problèmes aux genoux, aux articulations. »

Avec sa femme et son fils, Ruslan a quitté le pays en 2002. « On ne savait même pas dans quel coin d'Europe on allait arriver. On a pris un camion, puis un train. En regardant par les fenêtres, j'ai vu le panneau "Nancy". Et en tchétchène, ça veut dire "l'eau de la mer". Ça nous a plus, nous sommes restés. » Une nouvelle vie commençait. Son fils de 6 ans, Mairbek, lui demanda : « Mais pourquoi il n'y a rien de détruit ici, papa ? Pourquoi tout est propre ? »

A l'intérieur, quatre tables, un tableau d'école, un ordinateur des années nonante. La leçon du jour : la météo. « En ce moment c'est l'automne, alors tu dis "j'ai froid", non ? », lance un homme au regard bleu perçant. Lui, c'est Ruslan Azimov. Il est le président d'un petit local niché au fond d'un couloir et, sur la porte, une affiche : « Association France Tchétchénie Solidarité ». Quelques voix féminines s'en échappent, laissant entendre des accents slaves. Elles parlent russe. Ruslan a quitté le pays en 2002. « On peut-être tchétchène ? »

Elle a cinq ans mais elle en paraît dix de moins. C'est une jolie femme, brune, les cheveux attachés, le style classique, le visage accueillant. Il est 20 h, elle rentre de travail. Cela fait quatre ans qu'elle est embauchée dans le magasin « Norma » : « Ruslan m'a beaucoup aidée, il m'a soutenue. Car moi je ne m'en pensais pas capable. J'ai repris une formation en commerce et après mon stage, j'ai obtenu un CDI. C'était comme gagner au loto pour moi. »

« Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans » RUSLAN AZIMOV, FORMATEUR BÉNÉVOLE

Lida a toujours été indépendante. Dès qu'elle quitte la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans. En plus, c'est une langue très compliquée », analyse-t-il.

Lui, pourtant, maîtrise le français à la perfection. Il était chercheur scientifique en Tchétchénie. Il avait trente ans quand la première guerre a éclaté.

« C'était une bataille pour l'indépendance, nous étions unis, personne ne pensait à fuir à ce moment-là. Mais on se battait pour une cause. » Alors, comme pour rendre la paix au pays qui l'a reçue, Ruslan est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

« C'est l'un des avantages à être tchétchène, ça ! » Un jour, en

PATRICK OVERNEY

Lida a toujours été indépendante. Dès qu'elle quitte la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans. En plus, c'est une langue très compliquée », analyse-t-il.

Lui, pourtant, maîtrise le français à la perfection. Il était chercheur scientifique en Tchétchénie. Il avait trente ans quand la première guerre a éclaté.

« C'était une bataille pour l'indépendance, nous étions unis, personne ne pensait à fuir à ce moment-là. Mais on se battait pour une cause. » Alors, comme pour rendre la paix au pays qui l'a reçue, Ruslan est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

« C'est l'un des avantages à être tchétchène, ça ! » Un jour, en

PATRICK OVERNEY

Lida a toujours été indépendante. Dès qu'elle quitte la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans. En plus, c'est une langue très compliquée », analyse-t-il.

Lui, pourtant, maîtrise le français à la perfection. Il était chercheur scientifique en Tchétchénie. Il avait trente ans quand la première guerre a éclaté.

« C'était une bataille pour l'indépendance, nous étions unis, personne ne pensait à fuir à ce moment-là. Mais on se battait pour une cause. » Alors, comme pour rendre la paix au pays qui l'a reçue, Ruslan est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

« C'est l'un des avantages à être tchétchène, ça ! » Un jour, en

PATRICK OVERNEY

Lida a toujours été indépendante. Dès qu'elle quitte la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans. En plus, c'est une langue très compliquée », analyse-t-il.

Lui, pourtant, maîtrise le français à la perfection. Il était chercheur scientifique en Tchétchénie. Il avait trente ans quand la première guerre a éclaté.

« C'était une bataille pour l'indépendance, nous étions unis, personne ne pensait à fuir à ce moment-là. Mais on se battait pour une cause. » Alors, comme pour rendre la paix au pays qui l'a reçue, Ruslan est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

« C'est l'un des avantages à être tchétchène, ça ! » Un jour, en

PATRICK OVERNEY

Lida a toujours été indépendante. Dès qu'elle quitte la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 5

SÉRIE 4/5
Onze mille Belges
venus de Grozny



Ils sont onze à treize mille, venus de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie. Ils fuient la guerre et se sont installés en Belgique. Sur papier, ils étaient russes, mais dans leur cœur ils restent tchétchènes.

Personne ne les représente car ils se méfient l'un de l'autre, sombre héritage du régime de Grozny qui les menace jusqu'en Europe de l'Ouest.

Vingt ans se sont passés, et nous ne savons toujours rien de ces milliers de nouveaux Belges. Par-delà les clichés, qui sont-ils ? Une semaine durant, « Le Soir » part à leur rencontre.

Lundi

Le culte du sport

Mardi

Une mixité difficile

Mercredi

La langue est la clé

Aujourd'hui

Ils ont peur de l'État

Samedi

Un réservoir d'artistes



Cette enquête est la première production du nouveau cours d'investigation de l'École de journalisme de Louvain (EJL, Université catholique de Louvain). Vingt-neuf étudiants de dernière année de journalisme ont travaillé durant l'automne sous la direction de leurs professeurs Alain Lallemand, Philippe Marion et Lara van Dievoet. Leurs textes, photos, sons et vidéos forment la plus vaste enquête jamais consacrée à la diaspora tchétchène de Belgique, et sont disponibles sur le site du « Soir + ». Ce projet a bénéficié d'une aide du Fonds pour le Journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Plus de cent Belgo-Tchétchènes liés au radicalisme

Nous avons peur de leur djihad et de leurs criminels, ils ont peur de l'État en général, des agents de Grozny en particulier. Qu'en penser ? La réalité est politiquement incorrecte : dans les deux camps, ces peurs réciproques sont malheureusement fondées.

ENQUÊTE

Début décembre 2010, alors que le président russe Dmitri Medvedev rendait brièvement visite au gouvernement belge, deux ressortissants tchétchènes venus de Liège étaient localisés dans le même hôtel bruxellois que le chef d'État russe. Alerté ! Le tuyau, selon nos informations, provenait du renseignement tchèque et la présence des deux Caucasiens à cet endroit pouvait difficilement passer pour une coïncidence.

Il est vrai que l'Europe de l'Ouest et singulièrement la Belgique venaient de passer quelques moments difficiles liés aux minorités radicales tchétchènes : en septembre 2010, le Liégeois d'origine tchèche Lors Doukaev était interpellé à Copenhague après avoir manqué un attentat contre le journal *Jyllands-Posten*. Quelques semaines plus tard, une commission rogatoire russe débarquait à Liège, sur la piste du possible assassinat tchétchène de la journaliste Anna Politkovskaya. Durant cette même année 2010, la Belgique s'était d'ailleurs engagée dans un travail de suivi spécifique des Tchétchènes, notamment en coopération avec les Autrichiens et les Polonais dont les services de sécurité étaient confrontés, tout comme les Belges, à de fortes communautés de Tchétchènes exilées.

« Il alerte Medvedev » de décembre 2010 ne débouchera sur rien, mais la Belgique était loin de connaître son dernier moment de tension. En janvier 2011, nouvelle alerte pour les Belges lorsqu'un attentat est commis contre l'aéroport Domodedovo de Moscou (35 morts, 180 blessés) : l'analyse du transit passager fait ressortir la présence sur place d'un Tchétchène résidant en Wallonie. La psychose devient telle qu'à l'été 2012, lors des Jeux olympiques de Londres, les services belges de sécurité travaillent de concert avec leurs homologues français et britanniques sur diverses théâtres pour la Syrie par la facilité d'accès : il est bien « plus compliqué d'accéder aux théâtres de guerre dans le Caucase », et les « conditions de combat y sont bien plus rudes ». A l'inverse, « pour des Caucasiens, il est facile d'aller se battre en Syrie puisqu'il suffit de traverser la Géorgie et la Turquie. Entre Grozny et Alep, il y a environ mille kilomètres, il est facile de s'y rendre » et le combat est d'autant plus exalté que, désormais, c'est contre les troupes russes que combattent les Tchétchènes.

La Sûreté confirme l'estimation de « plus de mille Caucasiens au total » combattant activement en Syrie, et explique l'engouement des Tchétchènes pour la Syrie par la facilité d'accès : il est bien « plus compliqué d'accéder aux théâtres de guerre dans le Caucase », et les « conditions de combat y sont bien plus rudes ». A l'inverse, « pour des Caucasiens, il est facile d'aller se battre en Syrie puisqu'il suffit de traverser la Géorgie et la Turquie. Entre Grozny et Alep, il y a environ mille kilomètres, il est facile de s'y rendre » et le combat est d'autant plus exalté que, désormais, c'est contre les troupes russes que combattent les Tchétchènes.

« 100 sympathisants de l'Émirat du Caucase »

L'analyse était sensée : à cette époque, les polices et parquets de Malines, Anvers, Verviers, Eupen, Namur, Bruges et Liège étaient tous saisis d'au moins un dossier de grande criminalité ou de terrorisme lié aux Tchétchènes. Par ailleurs, l'actualité rendra brûlante la piste terroriste nourrie par la diaspora tchétchène : en avril 2013, les frères Djokhary et Tamerlan Tsarnaïev commettaient l'attentat du marathon de Boston (3 morts, 264 blessés). Cette même diaspora va nourrir les rangs du Front al-Nosra (lié à Al-Qaïda) puis de Daesh en Syrie, avec au minimum une « armée » de 600 combattants d'origine tchèche sur le front syrien. C'est le chiffre russe, car Damas parle de plus de 1.700 combattants tchétchènes.

C'est dans ce contexte que la vigilance belge envers les Tchétchènes n'est toujours pas retombée à l'heure actuelle, comme la montre en juin dernier une série de perquisitions menées à Anvers, Jabbeke, Louvain et Namur, à l'égard de Tchétchènes qui recroutaient pour des départs vers la Syrie. Dans la liste des *foreign terrorist fighters* dressée par la Belgique se trouve un certain nombre de jeunes d'origine tchèche, dont un groupe dont on a peu parlé mais qui est parti de Verviers.

« On sait que des agents du régime tchèche viennent en Belgique – et aussi dans d'autres États d'Europe, confirme la Sûreté de l'Etat, non seulement pour contrôler la

diaspora mais aussi pour savoir qui est favorable à l'Émirat du Caucase, et pour convaincre certaines personnes de rentrer en Tchétchénie. On sait qu'ils ont parlé à des personnes, mais aussi que des menaces ont été proférées, et il y a eu des cas de violence. Mais il est très difficile d'enquêter sur des cas concrets, car les gens qui sont menacés par des agents de Kadyrov ne vont presque jamais en parler avec la police belge. »

Cette peur a un impact considérable sur la diaspora tchétchène de Belgique. « Aujourd'hui, il y a une telle méfiance que deux Tchétchènes qui se rencontrent en Belgique vont essayer de comprendre de quel *teip* (clan) et de quel village ils viennent, analyse Aude Merlin, spécialiste de la Russie et chargée de cours à l'ULB, mais aussi de comprendre comment ils se sont situés politiquement pendant la guerre, comment ils se sont situés pendant la résistance armée, comment ils se sont situés par rapport au pouvoir de Kadyrov, etc. Un Tchétchène en Belgique doit faire très attention avec quel autre Tchétchène il a des contacts, et l'assassinat d'Israïlov en 2009 en Autriche n'a fait qu'accroître ce genre d'inquiétude. Je pourrais vous donner des tas d'autres exemples, et des tas de Tchétchènes me disent que, quand ils rentrent ici dans un magasin et qu'ils entendent parler tchèche, ils n'ont pas forcément envie d'aller faire connaissance. Alors que les Arméniens, il y a cent ans, quand ils fuyaient le génocide, quand ils entendaient parler arménien, ils avaient peut-être envie d'aller chercher du réconfort. Avec les Tchétchènes, la société a été complètement brisée par cette atomisation : les Tchétchènes ont peur des Tchétchènes ici, et cela s'explique très bien : il y a eu Israïlov, il y a eu des dénonciations rapportées jusqu'à Kadyrov là-bas, donc les gens d'ici ont peur d'être observés par d'autres Tchétchènes. » ■

ALAIN LALLEMAND



Le djihad tchèche a débordé les seuls pays du Caucase - ici la Tchétchénie - pour gagner la Syrie, l'Irak mais aussi l'Ukraine, où les Tchétchènes combattent les pro-russes. © DR



L'experte :
« L'influence de Kadyrov sur la diaspora est directe »

Expert du Caucase, Ekaterina Sokirianskaya est directrice des projets Europe et Asie Centrale à l'International Crisis Group (ICG). Elle confirme la présence d'agents de Kadyrov en Europe de l'Ouest :

« Les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque réfugié tchèche ressent qu'il a un « otage » resté en Tchétchénie. C'est le secret de l'État : les familles tchétchènes sont très larges, personne ne peut émigrer d'un coup avec toute sa famille, donc chacun a un parent resté en Tchétchénie. Et chaque

